



La position du capitaine général Augusti à Manille.

Washington, 29 juillet.—Étant bloqué de tous côtés le capitaine général Augusti ne pourrait pas entrer en communication avec Hong Kong, la station du câble la plus proche, sans faire passer son message à travers les lignes américaines et obtenir la permission de l'envoyer par navire à Hong Kong. Et si un navire portant un message annonçant la reddition de Manille était arrivé dans le port chinois...

Il est à peu près certain que l'amiral Dewey aurait pu recevoir la capitulation à n'importe quel moment des dernières six semaines s'il avait exercé le moindre pression. D'ailleurs, il a déclaré hardiment dans une de ses dépêches qu'il pourrait prendre Manille en vingt-quatre heures s'il le désirait. La raison de son abstention était évidemment sa répugnance à confier les destinées de cette grande ville aux insurgés d'Aguineldo...

Dewey a compris qu'il était responsable envers le monde civilisé de la protection de la population de Manille contre les excès des bandes d'insurgés. Il y avait aussi de fortes raisons de ne pas ouvrir, par l'impossibilité de protéger les résidents étrangers, la porte à l'intervention de quelque commandant neutre attendant jalousement dans le port l'occasion d'intervenir. L'amiral s'est donc vu dans la nécessité de maintenir le statu quo jusqu'à l'arrivée de troupes en nombre suffisant pour lui permettre de recevoir la capitulation de la ville, de l'occuper et d'assurer la protection aux habitants...

Mais aujourd'hui Dewey a indisputablement à sa disposition des forces militaires suffisantes pour lui permettre d'accepter la capitulation de Manille. On dit au département de la guerre qu'au moins trois des six expéditions envoyées aux Philippines sont actuellement à Manille, où elles forment une armée de dix à quinze mille hommes soutenue par la flotte de Dewey. On attache un intérêt tout particulier à un rapport d'un journal...

Le règlement des Philippines est réservé pour le moment; il sera l'objet de futures négociations. On affirme aussi qu'il est question d'assurer aux Etats-Unis, dans les Philippines, une station de charbon, avec un terrain convenable. Il y aurait élevé une ville américaine. Il est même question de Manille.

La Réponse Disontée par le Cabinet.

Washington, 29 juillet.—Le secrétaire Day a eu une entrevue, à 10 heures 20, ce matin, avec le Président, pour rédiger la réponse à la note de l'Espagne, relativement à la paix. Il est resté avec M. McKinley assez longtemps pour que l'on puisse affirmer que cette réponse sera connue aujourd'hui, dans l'après-midi, après la séance du Cabinet. Le secrétaire Day est resté environ une heure avec le Président 40 minutes; puis, a commencé la séance du Cabinet.

Comme une question de ce genre serait d'un grand poids dans tout programme que le gouvernement des Etats-Unis pourrait élaborer relativement aux Philippines, soit pour l'acquisition d'un dépôt de charbon, soit pour la prise de possession de toutes les îles du groupe, les rapports officiels sur l'état de choses exact qui règne actuellement à Manille sont attendus avec une grande anxiété.

Les Américains victorieux.

Port de Ponce, Porto Rico, via le St-Thomas, Antilles Danaïses, 28 juillet. Le Port de Ponce s'est rendu au commandant C. H. Davis, de la canonnière auxiliaire Dixie, hier, il n'y a pas eu de résistance. Les Américains ont été accueillis avec enthousiasme. Le major général Miles est arrivé, ici, ce matin, à l'aube, avec la brigade du général Ernst; il est parti immédiatement pour la ville de Ponce, à trois milles dans l'intérieur. Ponce a capitulé, cet après-midi.

Les Américains continuent leur chemin vers les montagnes; ils vont rejoindre la brigade du général Henry à Guanica qui a été prise par nos troupes. Il y a eu, devant cette ville, mardi dernier, une bataille qui a été gagnée par les volontaires américains. Les Espagnols avaient attiré huit compagnies de Massachusetts et du 6e de l'Illinois dans une embuscade; mais ils ont été repoussés et rejetés à un mille de là, sur un plateau, où la cavalerie a fait une charge; mais elle a été mise en déroute par l'infanterie.

Le général Garretton conduisit l'action et dirigeait les régiments de Massachusetts et de l'Illinois. L'ennemi a battu en retraite sur Yanco, laissant 4 morts sur le terrain et plusieurs blessés. Les Américains n'ont pas perdu un seul homme. Il n'y a eu que 3 blessés, qui sont: Le Capt. Gibson Barrett, et les soldats James Drummond et H. C. Gary.

Les Porto-Ricains sont enchantés de l'arrivée de nos troupes; eux aussi, ils sont Américains et ils se joignent à notre armée. Les chemins sont bons. Nos troupes sont en excellente santé et le général Miles agit vite et vigoureusement. Les termes de paix. Washington, 29 juillet.—La réponse à la note espagnole, qui sera communiquée par le gouvernement de Washington, prépose les termes suivants, comme premières conditions de paix. Cession absolue de Porto Rico; abandon de la souveraineté espagnole sur Cuba; cession aux Etats-Unis de plusieurs petites îles adjacentes à Cuba et à Porto Rico.

peche suivante du général Miles est arrivée au département de la guerre: Port Ponce, île de Porto-Rico, par vote de St-Thomas, 29 juillet.—Au secrétaire de la guerre, à Washington. Le 26, Garretton a eu un vif engagement à l'avant. Nous avons eu quatre hommes blessés, qui vont bien. Les pertes des Espagnols ont été de trois tués et trois blessés. Yanco a été occupé hier. La division Henry est arrivée aujourd'hui. Hier soir, le commandant Davis, du Dixie, est entré dans le port de Ponce, suivi de la flotte du capitaine Higginson, ce matin. Les troupes de la brigade Ernst sont rapidement débarquées. Les troupes espagnoles quittent le sud de l'île de Porto-Rico. Ponce a une population de cinq mille habitants. Elle est maintenant au drapeau américain. La population a reçu les troupes et salué le drapeau avec enthousiasme. La flotte a fait plusieurs prises. Elle dispose de soixante-dix allégés. Les communications télégraphiques sont rétablies. Les appareils de câble sont détruits. J'en ai demandé d'autres à la Jamaïque. C'est un pays beau et prospère. L'armée sera bientôt dans la région montagneuse. La température est délicate; les troupes sont en parfaite santé et d'excellente humeur, elles ne s'attendent nullement à rencontrer des obstacles insurmontables à l'avant. Les résultats obtenus jusqu'à présent n'ont pas coûté une seule vie. NELSON A. MILES, Major général.

Mort de la Femme du Président de la République de Libéria.

Washington, 29 juillet.—Le département d'état a reçu la nouvelle de la mort à Monrovia, le 23 juin dernier, de Mme Ophelia Coleman, femme du président de la République de Libéria. Elle était née dans l'Etat de l'Arkansas et avait émigré à Libéria en 1855. Le président Coleman l'avait épousée l'année suivante.

Nouvelle Compagnie de Messageries.

New York, 29 juillet.—Une Compagnie de Messageries portant le nom de Cuban and Pan-American Express Co a été formée par des capitalistes de New York. Les opérations commenceront immédiatement après la guerre. Le capital est fixé à \$500,000.

Victoire de Smith.

New York, 29 juillet.—Après une bataille de vingt-cinq rounds dans l'arène du Lenox Athletic Club, ce soir à New York, le pugiliste Billy Smith, dit le Mystérieux, a été déclaré vainqueur. Son adversaire était George Green, de la Californie.

La souveraineté de l'Espagne doit disparaître dans les Indes Occidentales.

Washington, 29 juillet.—A la séance d'aujourd'hui les membres du cabinet ont également décidé que la souveraineté espagnole devait entièrement disparaître dans les Indes Occidentales. Cette décision signifiait que le drapeau espagnol doit être amené non seulement dans les îles de Cuba et de Porto-Rico mais dans les nombreuses petites îles que l'Espagne possède dans cet hémisphère. Elle est en accord avec un sentiment croissant depuis quelques semaines. Il a été disposé aussi de deux autres questions. Les dettes assumées par l'Espagne et reportées sur les îles de Cuba et de Porto-Rico ne seront pas assumées par le gouvernement américain. En outre les traités de commerce existant actuellement entre ces îles et d'autres parties du domaine espagnol seront annulés par le transfert de l'autorité, le cabinet américain ayant décidé de ne pas les reconnaître.

Rapport télégraphique du général Miles sur la prise de Ponce.

Washington, 29 juillet.—La dé-

Identification du corps de René Gaillard. St Jean, Terre-Neuve, 29 juillet.—Les objets trouvés sur les corps de victimes de la catastrophe de la Bourgogne par le capitaine et les hommes d'équipage du schooner Delight et apportés à St-Jean, ont servi à établir positivement qu'un des cadavres était celui de René Gaillard, de la Nouvelle-Orléans, qui se rendait à Paris.

Proclamation du Général Miles.

Port de Ponce, Porto-Rico, par vote de St-Thomas, Indes Occidentales Danaïses, 28 juillet.—Le général Miles a lancé la proclamation suivante: Je poursuis la guerre contre le royaume d'Espagne, pour la cause de la liberté, de la justice et de l'humanité, les troupes des Etats-Unis sont parvenues à occuper l'île de Porto Rico. Elles arrivent portant la bannière de l'affranchissement; pour servir à nos ennemis de notre gouvernement et de notre pays, pour annihiler toute résistance qu'elles pourraient rendre. Elles vous apportent l'appui d'un grand peuple, dont tout le pouvoir repose sur le sentiment et la pratique de la justice et de l'humanité. Elles vous affranchissent de votre ancienne allégeance et il est à espérer que vous accepterez, avec joie, l'indépendance qu'elles vous offrent. Les forces américaines ont pour principal but de renverser l'autorité de l'Espagne, de donner aux populations de votre belle île toutes les libertés compatibles avec l'occupation militaire. Elles ne sont pas venues pour faire la guerre à un pays qui a été opprimé pendant des siècles; elles vous assurent, au contraire, la protection de vos personnes, de vos propriétés; elles veulent vous accorder tous les bienfaits dont elles jouissent elles-mêmes sous un gouvernement éclairé et libéral. Nous n'avons nullement l'intention d'intervenir dans les lois qui vous régissent, de troubler les mœurs qui vous sont chères, pourvu qu'elles n'entraient ni l'administration militaire, ni l'ordre, ni la justice. Nous ne faisons pas une guerre de dévastation. Nous n'avons d'autre objet que de vous doter, sous le contrôle de notre armée et de notre marine, de tous les avantages, de tous les bienfaits de la civilisation.

La situation à Manille à la date du 17 juillet.

Hong Kong, Chine, 30 juillet.—La canonnière anglaise Plover est arrivée aujourd'hui de Manille. Son capitaine rapporte qu'à son départ de Manille, le 27 juillet, la situation était la même, et que les Américains n'avaient pas encore attaqué la ville.

Résistance du gouvernement Espagnol.

Londres, 29 juillet.—Le correspondant du Daily Mail à Madrid, dit: Le gouvernement espagnol combattra jusqu'à la dernière extrémité la cession de Porto-Rico aux Etats-Unis. Il sacrifierait plutôt une des Philippines. Il maintient que Porto-Rico a toujours été loyal et qu'elle est en dehors de la portée de la guerre.

DERNIERE HEURE.

La situation à Manille à la date du 17 juillet.

Résistance du gouvernement Espagnol.

Message de natiif des Philippines au Président McKinley.

Londres, 29 juillet.—Des natiifs des Philippines et des sujets anglais ont été alarmés par les rapports annonçant que les conditions de paix comprendront le retour de ces îles à l'Espagne. Après s'être réunis à Londres et avoir consulté les natiifs des Philippines résidents en France et en Belgique ils ont télégraphié au président McKinley et à M. Davis, président de la commission des affaires étrangères du Sénat. Le message envoyé au président McKinley est ainsi conçu: Les natiifs des Philippines résidents en Europe vous prient de ne pas abandonner les îles à l'occupation de l'Espagne. Notre loyauté et notre confiance dans l'honneur de l'Amérique nous donnent droit à votre considération et à votre appui. Rendre notre pays à l'Espagne serait contraire aux procédés humanitaires de votre noble pays et aux désirs de toutes les classes. La civilisation, le commerce et l'ordre seraient détruits si l'auto-

rité espagnole était rétablie sous une forme quelconque. Le message au sénateur Davis est le suivant: Une convention stricte engageant l'Espagne à instituer un gouvernement satisfaisant pour les habitants est absurde. Maintenir la souveraineté de l'Espagne signifie la déception, l'oppression et la bigoterie. Nous plaçons nos droits entre vos mains et vous prions d'engager le Président et le Sénat à ne pas abandonner à l'heure de la paix un peuple qui, confiant dans l'honneur de l'Amérique, lutte pour les intérêts communs. L'agent d'Aguineldo, le chef des insurgés des Philippines, à Londres a reçu une dépêche datée de Hong Kong ce soir à six heures 40. Cette dépêche ne fait pas mention de la reddition de Manille à l'amiral Dewey.

Menaces des Espagnols de Tanger.

Londres, 29 juillet.—Des lettres reçues aujourd'hui de Tanger, Maroc, établissent que les menaces des résidents espagnols de cette ville ont nécessité l'envoi d'une garde à la résidence de M. F. C. Partridge, l'ancien consul des Etats-Unis, jusqu'à son départ. Son successeur, M. Samuel Gummer, a été escorté au consulat par des soldats. Le consulat est toujours gardé. Les capitaine du vapeur français Obia, qui a récemment touché à Tanger avec quatre-vingt-dix réfugiés des îles Canaries, rapporte que les consuls étrangers ont notifié leur nation de l'arrivée de l'escadre du commodore Watson. Les habitants ont été alors frappés de panique et se sont réfugiés dans l'intérieur.

Le nouveau ministre d'Angleterre en Colombie.

Londres, 29 juillet.—Sir Charles Dean Euan-Smith, ancien ministre d'Angleterre au Maroc, est nommé ministre en Colombie.

A MADRID.

Madrid Espagne, 29 juillet.—On ne sait rien officiellement ou autrement à Madrid au sujet du rapport annonçant la reddition de Manille. Les troupes espagnoles à Porto-Rico. Paris, France, 29 juillet.—Dans un article publié aujourd'hui un correspondant du «Temps» à Porto-Rico critique l'insuffisance et l'état des équipements des soldats espagnols. Si une bataille sérieuse se dit l'auteur de l'article, elle sera de peu d'importance, car les Espagnols ne sont pas en état de résister aux Américains.

Rapport mis en doute.

Londres, 29 juillet.—Les fonctionnaires de l'amirauté britannique déclarent qu'ils ne savent rien au sujet du rapport public aujourd'hui par le «Daily Mail», annonçant qu'un transport anglais se rendant à Gibraltar avec un détachement de grenadiers de la garde avait été arrêté dans la baie de Biscaie par un croiseur américain. Ils disent que si un incident de

C. LAZARD & CO., LTD. LES ANCIENS ET POPULAIRES. Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. 101 rue des Capucins et North Peters.

ce genre s'était produit il en aurait indubitablement eu connaissance. La Question d'une Conférence pour le Règlement des Philippines.

Madrid, 29 juillet, 9 heures du matin.—A propos des négociations de paix, la Correspondence, journal semi-officiel indépendant, dit: «Quoique le gouvernement ait fait des propositions de paix, sans demander une suspension préliminaire des hostilités, on suppose qu'un armistice sera déclaré, aussitôt que l'on se sera entendu sur les bases d'un règlement définitif. Aucune de ces bases n'a encore été posée, mais parmi les conditions dont il est fait mention, il en est une relative à une conférence internationale qui aurait lieu à Londres pour régler l'affaire des Philippines. Nous ne croyons pas que les Américains proposent une pareille conférence, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à le faire et qu'ils ne peuvent en tirer aucun profit. Le gouvernement espagnol n'est pas non plus en faveur de cette conférence: il croit que les négociations qu'il a entamées directement avec les Etats-Unis, lui seront plus favorables et assureront plus facilement l'entente entre les deux pays.» On affirme que les transports Isala de Panay et Isala de Luzon partiront de Cadix aujourd'hui pour Santiago, pour embarquer les prisonniers de guerre.

ECHÉOS. Vienne, Autriche, 29 juillet.—La troisième partie du match d'échecs entre Pillsbury et Tarrasch a été jouée aujourd'hui au Club des Echecs de Vienne. Tarrasch a gagné.

Anxiété à Santiago. Santiago de Cuba, 30 juillet.—Un sentiment de panique règne dans les cercles commerciaux de Santiago. On craint que les Américains ne remettent le gouvernement aux «beins». Aucune confiance n'existe, à cause de l'incertitude de l'avenir. Les ordres envoyés des premiers jours de l'occupation par les troupes américaines ont été contredits par le câble. Des ordres ont été donnés pour ne pas expédier des marchandises européennes envoyées en transit et pour les vendre à New York, mena à perte.

La famine à la Havane. New York, 29 juillet.—Dépêche de New York au «Journal»: La famine fait de nombreuses victimes parmi les riches et les pauvres à la Havane. Depuis que l'extension du blocus a fermé les ports de Sagua la Grande, de Nipe et de Batambó, aucune provisions ne sont entrées dans la capitale de l'île de Cuba, et les rares approvisionnements du général Blanco ont été épuisés. Des émeutes causées par la famine ont déjà eu lieu. Deux frères, des boulangers, ont été tués par des individus en défendant deux douzaines de pain. La charité ne s'exerce plus, parce que les riches eux-mêmes ont besoin de secours.

Suite à la 3ème page.

Feuilleton DE L'Abéille de la N. O. LES DEANES DE LA VIE UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INÉDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. DEUXIÈME PARTIE. La famille Barnett. VI AMOUR COUPABLE. Suite. Valentine me porte bonheur!

VII LA LETTRE VOLÉE. Quand la baronne de Gassie eut constaté la disparition de la lettre du comte Valmont adressée à Valentine, cette lettre qu'elle avait imprudemment laissée sur le guéridon de sa chambre, et aussitôt compris que de Migrane s'en était emparé, elle fut atterrée et la douleur émotion qu'elle éprouva lui arracha ce cri: —La plus coupable c'est moi! Ah! moi aussi, je suis une misérable! C'est que la baronne n'était plus la femme qu'elle avait été; elle devait le changement qui s'était brusquement opéré en elle à l'amour que Jacques de Valmont lui avait inspiré. Faisant un retour sur elle-même, elle voyait tout ce que sa conduite avait eu de répréhensible, de coupable, et elle n'avait plus qu'une pensée: se réhabiliter aux yeux du comte et à ses propres yeux. Pourquoi, poussée par un sentiment de jalousie qu'elle regrettait amèrement, avait-elle dérobé cette lettre que de Migrane venait, à son tour, de lui voler? Elle ne cherchait pas à s'excuser, c'était une mauvaise action qu'elle avait commise, et elle en était punie cruellement. Car elle connaissait trop bien

de Migrane, cet homme dont elle avait fait son associé, pour chercher longtemps dans quel but il s'était emparé de la lettre. Il ne pouvait avoir eu d'autre pensée que celle de se servir comme moyen de chantage. Et, un peu tôt ou un peu plus tard, il mettrait son projet à exécution, le misérable, en menaçant Mme Barruet d'une révélation terrible afin d'obtenir tout ce qu'il lui plairait d'exiger d'elle. La baronne se sentait traversée par un frisson en songeant aux funestes conséquences que pourrait avoir pour Valentine la divulgation de ses relations intimes avec Jacques de Valmont. Mais si le Yankee apprenait qu'on l'avait odieusement trompé, le coup qui frapperait Valentine n'atteindrait-il pas le comte et elle-même? Mme de Gassie avait toutes les angoisses dans l'âme. Et c'était quand, vivifiée, épurée par son amour, pourrions-nous dire, elle prenait la résolution de se faire une existence nouvelle, qu'elle se trouvait en proie à des inquiétudes qui ne lui paraissaient, hélas! que trop justifiées. Ah! comme elle voyait, maintenant, le néant des choses humaines! Elle avait voulu être riche, elle l'était; eh bien, à quel lui servait la richesse? Ce lui qu'elle aimait, pour lequel elle aurait tout sacrifié, donné jusqu'à sa vie, Jacques l'écra-ssait

de son dédain, la repoussait comme indigne. Après avoir voulu briller, éblouir, après avoir tout fait pour satisfaire ses goûts luxueux, elle ne tenait plus à rien; si, elle tenait à une seule chose, à son amour qui, maintenant, était tout pour elle. Tout ce qu'elle avait précédemment aimé, adoré, elle le reniait, elle brisait ses faux dieux; elle allait fermer son salon, elle se retirerait du monde, elle ne voulait plus le voir, elle n'avait assez de ce monde qui l'avait entraînée à des actes que le comte de Valmont et elle aussi, à présent, réprouvaient; elle renonçait pour toujours à toutes ses intrigues. Ah! si Jacques était venu lui dire: «Donnez aux pauvres tout ce que vous possédez et je vous aimerai!...», avec quelle joie elle se serait dépossédée et aurait remplacé ses élégantes et magnifiques toilettes pour une robe de petite bourgeoisie. Mais allait-elle rester longtemps ainsi à se lamenter, à déplorer ses erreurs, à regretter un passé dont elle avait honte? N'avait-elle pas autre chose à faire? Ne devait-elle pas agir afin de rentrer en possession de cette lettre qui, tant qu'elle se trouverait entre les mains de Migrane, serait comme une épée de Damoclès suspendue sur la tête de Valentine? Il fallait, donc, n'importe à quel prix, for-

ce le policier à la lui rendre. La baronne passa une nuit très agitée. Le lendemain, vers neuf heures, dans une toilette simple, elle sortit de l'hôtel. Elle n'avait pas commandé sa voiture, elle alla prendre un fiacre à la plus proche station et se fit conduire devant la maison où demeurait de Migrane. Elle connaissait assez les habitudes de l'homme qui avait été son associé pour être à peu près sûre qu'il se trouvait chez lui. En effet, il n'était pas encore sorti. Et quand sa domestique lui remit la carte de la baronne, il ne put s'empêcher de tressaillir, pendant qu'un mauvais soufre courait sur ses lèvres. Il n'avait pas eu de peine à deviner dans quel but Mme de Gassie lui faisait cette visite matinale. Toutefois, toujours maître de lui-même, ce fut avec un visage aimable, épanoui, qu'il reçut la jeune femme dans un petit salon, lequel, avec la chambre à coucher, la salle à manger et une cuisine, composaient son appartement de garçon. Quelle agréable surprise! Vous ici, chez moi, dit-il gaie-ment; oh! madame la baronne, que vous êtes charmante! Après ce qui s'est passé hier entre nous, je pouvais je espérer vous voir aujourd'hui? J'étais triste, mécontent de tout et, pourquoi je ne pas vous le dire? très malheureux; mais vous voir change le cours de mes pensées; de sottes, elles deviennent ensoleillées; ah!

vous ne savez pas comme je me sens heureux de votre visite! je me demande comment je dois interpréter cette émotion. Il s'empressa d'avancer un fauteuil. —Je vous en prie, baronne, veuillez vous asseoir. La jeune femme, en effet, était très émue et toute tremblante. C'est que devant l'attitude de Migrane, elle ne se dissimulait plus les difficultés en face desquelles elle se trouvait et qu'elle n'avait plus qu'une médiocre confiance dans le succès de sa démarche. Tous deux s'étaient assis, de Migrane reprit, mais d'un ton plus grave et feignant aussi d'être ému: Voyons, baronne, ariez-vous réfléchi et viendriez-vous, prise de pitié pour ce pauvre de Migrane qui vous aime, qui vous adore, mettre votre main dans sa sienne, compren-tu que si vous pouvez ainsi faire de lui le plus heureux des hommes, il consacrer sa vie à vous rendre la plus heureuse des femmes? Mais mon amour, qui veut toujours que j'espère, me fait voir les choses trop belles; ce serait pour moi un si grand bonheur que je m'ose y croire. Ah! baronne, un mot, dites un mot, et que ce mot, tombant de vos lèvres adoucies, m'ouvre le ciel!

Monsieur de Migrane, répondez froidement Mme de Gassie, qui avait eu le temps de se remettre, tout ce que vous aviez à me dire sur ce sujet, vous me l'avez fait entendre, et je vous ai répondu; il est donc inutile d'y revenir. —Ainsi, fit-il tristement, vous ne me laissez aucun espoir? Elle ne répondit pas, mais elle ne put s'empêcher de hausser les épaules. De Migrane hochait la tête. —Plus d'espoir, plus d'espoir, murmura-t-il. Puis, élevant la voix: —Et moi qui croyais que vous étiez venue... Ah! bon, pauvre fou que je suis!... Mais veuillez donc me dire, madame la baronne, à quoi je dois l'honneur de votre visite. —Vous devez bien vous en douter. —Mais pas le moins du monde, je vous jure. —Hier, pour éviter de rencontrer M. Greenham, ce qui ne vous aurait pas été agréable, vous êtes rapidement passé du salon dans ma chambre. —Oui, avec votre autorisation. —Vous devez seulement traverser cette pièce et sortir par la porte ouvrant sur le cloître qui conduit au jardin, derrière l'hôtel. —C'est ce que j'ai fait. —Oui, c'est ainsi que vous êtes sorti de l'hôtel, mais après vous êtes arrêté dans ma chambre; pendant combien de temps? je l'ignore; mais que ce temps ait été plus ou moins long, il vous a